

Tu m'étais promise

Noré Brunel

Jean d'Yvelise

Tu m'étais promise

Éditions Parvillée, 1947.

Tu m'étais promise

de Jean d'YVELISE

I

AMOUREUSE

— Jacques ! Jacques ! Comme il est tard ! Il faut me laisser rentrer.

— Déjà ! Une minute encore, ma Cady, plus qu'une minute, voulez-vous ?

Une minute ! Elle en aurait accordé vingt et bien davantage encore s'il ne lui avait fallu justifier son retard quand elle rentrait chez elle où madame Dalbet, sa jeune belle-mère qui avait pris beaucoup trop d'autorité à son gré, paraissait chronométrer la durée de ses absences.

Ils se tenaient les mains et se souriaient, les yeux dans les yeux, ivres d'avoir trop uni leurs lèvres et toujours altérés de nouveaux baisers.

En ces instants, ils n'avaient rien à redouter des indiscretions car ils se trouvaient dans la voiture de Jacques, une magnifique Rexa qu'il avait arrêtée dans une allée généralement déserte du Bois.

Deux ou trois fois par semaine, Jacques Belmont enlevait ainsi Claudie Dalbet et l'emmenait faire une promenade travers ce magnifique bois de Boulogne qui a vu éclore tant d'idylles, se nouer tant d'amours et se briser tant de liens qu'on avait crus indestructibles.

Ils s'étaient avoué leur amour il y avait à peine trois mois, dans la saison des pâques et, depuis, ils faisaient des rêves, échangeaient des serments et se grisaient d'ardents baisers.

Rien que cela ! Car Claudie était sage et Jacques ne cherchait point à ravir à sa fiancée ce qu'il avait la certitude d'obtenir bientôt de sa jeune femme.

Plutôt que de se réfugier, comme tant d'autres, dans un coin isolé de quelque restaurant, ils restaient dans la voiture dont les glaces étaient baissées, sous les frondaisons basses et épaisses qui leur faisaient un nid de verdure.

Ceux qui les auraient vus et observés n'auraient pas manqué de reconnaître qu'ils paraissaient faits l'un pour l'autre. Légèrement plus grand que Claudie, Jacques Belmont était ce qu'on était convenu d'appeler un bel homme par sa haute taille, sa large carrure et les magnifiques proportions d'un corps d'athlète que l'exercice quotidien d'une gymnastique de chambre contribuait à harmoniser.

Tout, dans son visage, dénotait l'intelligence, la droiture, l'équilibre, la volonté.

Quant à Claudie, elle était d'une beauté sculpturale et d'une délicatesse de traits qui rappelait celle des madones qui ont longtemps inspiré les peintres italiens.

Ses grands yeux noirs, frangés de longs cils, son nez droit aux narines parfaitement dessinées, sa bouche aux lèvres juste assez épaisses pour être sensuelles, ses oreilles finement ourlées, son front haut, surmonté d'une lourde chevelure de jais, l'éclat de son regard, tout contribuait à la rendre séduisante.

Elle consulta, une fois de plus, son bracelet-montre et s'exclama :

— Cher bandit ! Elle a duré un quart d'heure cette minute de grâce que je vous accordais.

Jacques protesta :

— Comme il vous tarde de me quitter, petite fille !

— Oh ! le vilain monsieur ! s'écria Claudie en posant la main sur la poignée de la portière.

Mais elle ne résista pas à l'aimé qui l'attirait une dernière fois tout contre lui pour boire aux lèvres chaudes d'amour le dernier baiser de la journée.

Claudie sauta de la voiture et courut pour prendre, à deux ou trois centaines de mètres du lieu où ils se trouvaient, le premier autobus qui passerait.

Maintes fois Jacques avait insisté pour la raccompagner jusqu'à Suresnes, mais elle ne s'était jamais laissé tenter par crainte de rencontrer, dans les parages de l'habitation paternelle, quelque fâcheux qui jaserait.

Bah ! Ce souci d'échapper aux indiscretions possibles ne durerait plus bien longtemps car il avait été convenu que Claudie ferait bientôt à son père l'aveu de son amour pour l'ingénieur Jacques Belmont.

Si elle le différait ce n'était point qu'elle redoutât le veto paternel ou de simples observations, même. Elle ne se pressait point parce qu'elle trouvait dans la clandestinité de ses petites escapades, dans le secret de son amour une joie qu'elle redoutait de moins goûter au grand jour.

L'autobus la déposa à quelques pas de chez elle et elle franchit la grille du petit parc au fond duquel s'élevait sa demeure alors qu'une horloge égrenait les huit coups de l'heure vespérale.

Jean Dalbet et sa jeune femme l'attendaient depuis quelques instants dans la salle à manger, la cuisinière ayant annoncé que « madame était servie ».

Toute rouge d'avoir couru, Claudie s'excusa :

— Il fait si bon L'heure m'a surprise... Je vous demande pardon, madame...

Elle avait bien souvent essayé, sur les instances de son père et de madame Dalbet, d'appeler sa belle-mère « maman », mais elle avait dû y renoncer comme si ce vocable si doux, adressé à une étrangère, eût écorché sa bouche.

— Comme tu es essoufflée ! remarqua l'industriel. N'as-tu pas trop chaud, au moins ? Cette pièce est si fraîche...

— Soyez sans inquiétude, assura la jeune fille.

La cuisinière servit et la table s'entoura de silence. Par instants, M. Dalbet regardait à la dérobée Claudie qui baissait les yeux sur son assiette. Il savait que les deux femmes n'avaient pu lier leurs cœurs et, parfois, il en souffrait un peu. Très épris de Gilberte, qui l'aimait sincèrement, encore qu'il eût une quinzaine d'années de plus qu'elle, il adorait son enfant et il se fût montré désespéré qu'un conflit éclatât entre elles.

Mais, grâce à Dieu, il n'y avait pas eu de conflit jusque-là, et tout se bornait à une froideur de relations que Gilberte et Claudie cherchaient à dissimuler en sa présence.

Pour couper le silence qui devenait un peu gênant, Jean Dalbet voulut taquiner sa fille :

— Tout se passe, ma chère Cady, dit-il, comme si tu venais de quitter un amoureux. Ton regard, ta confusion, la songerie où tu es plongée...

Claudie, qu'on appelait Cady dans l'intimité en souvenir du nom qu'elle se donnait elle-même quand elle était toute petite, Claudie eut un long frémissement. Son visage, qui avait repris son teint habituel, s'empourpra de nouveau et ses lèvres s'agitèrent pour répondre. Tout d'abord, elle ne put articuler aucun mot. L'émotion la paralysait et elle se demandait au surplus si l'heure était bien choisie pour se livrer à de graves confidences. Mais son trouble la trahissait et elle ne pouvait guère mentir sans qu'on le remarquât. Elle fit un gros effort de volonté et, haussant ses regards vers son père.

— Papa, dit-elle, j'ai en effet été retenue par celui que j'aime.

— Oh ! oh ! Et nous ne savions rien ! mais c'est mal, cela, mon enfant ! Nous n'avons donc pas ta confiance ? Ou bien celui que tu aimes n'est-il pas digne de nous être présenté ?

— Je pense, répondit Claudie, que vous l'accueillerez de grand cœur, et ma confiance vous l'avez tout entière. Mais il n'y a guère que trois mois que nous nous sommes fiancés dans le secret et — vous m'excuserez — je trouvais une certaine douceur au mystère...

Gilberte demeurait froide, impassible, presque hostile, gardant un silence qui paraissait condamner et laissant ses regards dans le vide. Quant au père, il se prit à sourire pour murmurer :

— Oui, je sais... Le péché défendu.

— Oh ! le péché... se récria Claudie, attestant par ces mots qu'elle était sans reproche.

Un silence passa. Claudie attendait qu'on lui demandât le nom de l'élue et Jean Dalbet passait en revue, dans sa pensée, les gendres possibles ou probables. Il se décida à demander :

— Est-ce que nous le connaissons ?

La réponse fut prompte :

— Oui, père.

L'entretien n'avait que deux interlocuteurs, comme si Gilberte n'eût point existé ou ne fût pas admise aux délibérations familiales. L'industriel voulut l'y intéresser. Il s'adressa à elle pour demander :

— Avez-vous une idée, ma chère amie ?

La jeune femme se contenta de hausser les épaules. Alors tourné vers sa fille :

— Eh bien ! voyons, dis-nous son nom !

Claudie baissa les yeux :

— Jacques Belmont, dit-elle.

Ni elle ni son père ne remarqua le mouvement que fit Gilberte.

— Monsieur Belmont ! s'exclama Dalbet, Ah ! ça... Mais, parbleu, c'était dans l'ordre des choses... Nous l'avons reçu à notre table et tu as pu le

rencontrer bien souvent. Mais du diable si j'avais remarqué la moindre chose ! Jacques Belmont !

— Le croyez-vous digne de vous et de moi ? demanda Claudie.

— Si j'avais à choisir moi-même, c'est lui, mon enfant, que je t'aurais proposé.

— Ah ! merci, merci ! Je suis heureuse ! s'écria la belle et jolie amoureuse de vingt ans. Père, Jacques viendra donc un de ces soirs vous demander ma main et j'espère que vous consentirez à réduire au minimum le temps de nos fiançailles.

— Voilà bien les jeunes filles ! s'exclama Jean Dalbet en riant. Elles tiennent secret leur amour aussi longtemps qu'elles le peuvent et puis, une fois leur secret découvert, elles voudraient tout brusquer !

Claudie s'était levée pour donner à son père le baiser d'affection et de gratitude. Comme elle allait se rasseoir il remarqua gravement :

— Tu pourrais bien embrasser Gilberte, aussi !

La jeune fille fit un détour et demanda :

— Vous voulez bien, madame ?

Et ses lèvres effleurèrent la joue de M^{me} Dalbet, qui ne rendit pas le baiser.

Tout le temps que dura par la suite le repas il y eut une contrainte. Si l'industriel était heureux de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, il avait trop senti, cette fois, l'hostilité qui régnait entre sa femme et sa fille pour se réjouir pleinement.

Sans doute avait-il eu tort de se remarier et d'épouser une jeune fille qui n'était guère plus âgée que son enfant. Mais on ne commande pas à son cœur, et Gilberte, au surplus, se montrait pour lui la plus charmante des épouses. Bah ! le mariage de Cady allait tout arranger. Il n'y aurait plus désormais autant de contacts et, partant, autant de frictions.

Le dîner prenait fin.

— Voulez-vous me permettre ?... demanda Cady en interrogeant Gilberte.

— Mais je vous en prie ! Vous êtes chez vous, ici...

Déjà, Cady s'était levée. Elle avait hâte d'être seule. Quand elle se fut retirée :

— Dites-moi, demanda Jean Dalbet à sa femme, il n'y a rien de grave, entre vous deux ?

Gilberte sourit.

— Mais non, mon bon ami ! Si votre fille avait eu pour moi les élans que j'espérais, nous aurions été deux grandes amies. Mais je comprends. Je lui ai enlevé une part de votre affection... J'ai été l'intruse...

— Non ! protesta Dalbet. Vous me rendez heureux et Cady devrait vous en être reconnaissante. Mais tout va maintenant s'arranger. Lorsque vous n'aurez plus à vivre Côte à côte les angles s'arrondiront.

Après un moment de silence l'industriel s'exclama :

— Sacrée gosse, va ! Je n'aurais jamais imaginé qu'elle avait distingué Jacques Belmont. Et puis, j'étais si loin de supposer qu'elle en était arrivée à l'âge d'aimer !

— Elle a vingt ans, remarqua Gilberte du bout des lèvres.

— Hé, oui, mais pour un père, pour une mère, les jeunes filles et les grands garçons sont toujours des gamins. Vous connaissez Jacques Belmont. Qu'en pensez-vous, ma bonne amie ?

— Mais... rien, Jean, si ce n'est qu'il est un garçon bien élevé.

— Une intelligence de premier ordre et un très gros travailleur. En vérité, Cady ne pouvait guère mieux choisir. Mais je vous importune ?

— Non ! Pourquoi ?...

— C'est que j'ai l'air de ne penser qu'à ma fille.

— Me croiriez-vous jalouse ? Je sais bien que vous m'aimez, moi aussi !

— Oh ! oui, Gilberte, Si profondément !

Jean Dalbet s'était levé et offrait sa main à Gilberte. Elle la prit, se leva elle aussi et se laissa conduire dans le fumoir où ils s'assirent sur le même divan. C'était l'un de ces moments où les vieux maris retrouvent leur jeunesse...



Cady était montée dans son appartement personnel qui comprenait une chambre aux murs de ripolin blanc très sommairement meublée — une chambre de sportive, — un studio qui était en revanche décoré comme une bonbonnière, une antichambre et une salle de bains comportant des agrès pour des exercices de chambre.

La jeune fille aurait dû se trouver follement heureuse car l'accueil que son père avait fait à sa confidence l'avait profondément réjouie. Elle éprouvait, au contraire, une tristesse, car elle pensait à sa mère morte, la vraie maman, qui aurait eu, elle aussi, tant de bonheur.

La présence de Gilberte au foyer était une ombre, et cette ombre, ce soir, paraissait plus épaisse, plus lourde qu'à l'accoutumée.

Cady se réfugia sur le petit balcon de son studio. Il surplombait un jardin d'où montaient les plus subtils parfums nocturnes. Le ciel était diapré d'étoiles et chaque étoile était l'un des rêves que la jeune fille avait faits. Il lui sembla que les étoiles lui souriaient, et sa tristesse fondit. Que lui importait maintenant la froideur de sa belle-mère ? N'allait-elle pas la

quitter enfin ? Car le jeune ménage aurait son foyer, M. Dalbet possédant à Paris plusieurs immeubles.

Cady détacha ses pensées d'elle-même pour penser à son père. Elle se demanda : « Est-il vraiment heureux ? » Elle n'en pouvait douter. Si Gilberte n'avait pas l'âme maternelle, du moins aimait-elle son mari. N'était-ce pas là l'essentiel ?

Le souvenir de Jacques revint bientôt s'imposer. Cady recomposa sa silhouette et ses traits en imagination et le vit sourire. Quelle joie il allait avoir, le lendemain, lorsqu'elle lui annoncerait la bonne nouvelle !

Maintenant, elle se voyait en robe blanche, au bras de l'aimé, avec de petits pages vêtus de bleu autour d'elle. Elle se trouvait à Cannes, à Nice, en pleine lune de miel.

Une chanson monta à ses lèvres. Elle la murmura en esquissant le pas d'un boston.

Combien de jeunes filles, combien de femmes, en cette même heure, faisaient les mêmes rêves de bonheur ? Car les rêves sont les mêmes pour tous ceux qui aiment, qu'ils soient fortunés ou miséreux.

Cady sentit la fraîcheur nocturne se poser sur ses épaules. Elle rentra, passa dans sa salle de bains, fit longuement sa toilette et se coucha. Les rêves peuplèrent l'ombre comme les étoiles peuplaient le ciel.

II

LA VIE EST BELLE !

La voiture était là, au détour du chemin, là où il ne passait presque personne et où Jacques attendait tous les soirs Claudie, même quand elle ne devait pas venir. Il avait été convenu que si elle ne s'était pas montrée à la demie de six heures il pouvait partir, certain qu'elle ne viendrait pas.

Elle était venue la veille. Elle parut et Jacques fut heureux.

La portière ouverte, Claudie sauta dans l'auto qui démarra aussitôt sans qu'un seul mot eût été prononcé. Ce ne fut que plus loin, bien plus loin, là où ils étaient à peu près assurés de n'être connus d'aucun passant, que Jacques ralentit puis s'arrêta.

Leurs lèvres passionnées s'unirent.

— Chérie ! murmura Jacques.

— Chéri ! dit Claudie.

Leurs lèvres disjointes, ils lièrent leurs regards et Jacques Belmont lut dans ceux de sa bien-aimée un sourire ensoleillé de bonheur.

— Une grande surprise et une bonne nouvelle, Jacques !

— Vous avez parlé de moi à votre père ?

— Oh ! Un peu par hasard, oui.

Et Claudie conta la scène qui s'était déroulée la veille au soir à la table familiale. Elle conclut :

— Et savez-vous ce qu'a répondu papa, Jacques ?

— Non, pas encore, Cady ; mais à vous voir je devine qu'il ne s'est pas montré bien méchant.

— Un amour ! Un amour, vous dis-je. Papa m'a déclaré que s'il avait eu à choisir mon mari lui-même, c'est à vous qu'il aurait pensé,

Jacques se rengorgea avec ostentation pour plaisanter :

— Hein ? Faut-il qu'il soit satisfait de mes services ! En somme, en me prenant pour gendre, il fait une bonne opération !

Claudie rétorqua, pour s'amuser elle aussi :

— Savoir si elle sera pour moi aussi bonne !

Et leurs lèvres se donnèrent les unes aux autres, une fois de plus.

Jacques s'arracha à l'enchantement.

— Là-bas, dit-il, dans notre nid. Nous serons mieux pour parler et je vous embrasserai plus à mon aise.

La voiture se mit en marche, suivit les quais, traversa la Seine et entra dans le Bois. La petite allée solitaire apparut. Jacques s'y dirigea, parcourut une centaine de mètres et stoppa.

— Salut ! notre coin de bonheur, s'écria-t-il. Et, se tournant, les bras ouverts, vers sa future femme : « Salut, mon bel amour ! » ajouta-t-il.

Après un nouveau baiser très long il demanda :

— Ma petite Cady, vous allez me redire ce qui s'est passé chez vous hier soir.

— Mais vous le savez, voyons, Jacques !

— Eh bien ! supposez que je n’aie pas bien compris. C’est si bon...

Claudie refit son récit, coupé de baisers. Et quand elle l’eut achevé :

— Tout serait tellement merveilleux, dit-elle, si ma belle-mère s’était mise à l’unisson. Mais on dirait que mon bonheur lui porte ombrage.

— Peut-être n’est-elle pas elle-même tout à fait heureuse. Le bonheur des autres, ça rend jaloux ceux qui n’en ont pas.

— Que lui manquerait-il donc ? Père l’adore et la comble d’attentions.

— Alors, c’est peut-être, Cady, que vous ne l’aimez pas comme elle voudrait l’être ?

— Ça ! Il y aura toujours entre elle et moi le souvenir, l’image de maman. Ah ! hier soir, lorsque je suis entrée dans ma chambre et que je me suis retrouvée seule, j’aurais voulu rire de joie, de bonheur. Et j’ai pleuré.

— Chérie !

Claudie, qu’un peu de tristesse gagnait, se ressaisit.

— Ah ! Tant pis ! Tant pis ! s’écria-t-elle. Que les jaloux en soient pour leurs frais ! Nous, Jacques, nous sommes heureux, heureux ! Mais je ne vous ai pas dit... Père vous attend, maintenant, car je lui ai dit que vous ne tarderiez pas à venir chez nous lui demander ma main.

— Eh bien ! ce soir, voulez-vous ?

— Non, non ! Il comprendrait que je vous ai revu et il faut sauver les apparences.

Jacques Belmont remarqua :

— C’est étrange. Nous nous sommes vus, aujourd’hui. Nous nous sommes entretenus assez longuement et pas un seul instant je n’ai pu me douter qu’il

savait...

— Il ne pouvait pas se jeter à votre cou, tout de même !

— Comme cela ? dit Jacques.

Et il attira, une fois encore, le beau visage de Claudie sous ses lèvres.

Elle se dégagea et, très sérieuse :

— Chéri, dit-elle, je ne veux pas me mettre en retard ce soir. Demain vous demanderez à père de vous recevoir un soir prochain et vous viendrez, ganté de beurre frais, faire votre demande. Compris ?

— O. K., répondit Jacques en riant.

Claudie fit un calembour ridicule que Jacques, bien sûr, trouva cruel :

— Au quai ! Oust ! Je vais prendre mon bus.

Et elle s'enfuit en courant vers les bords de la Seine.

Elle trouva sa belle-mère seule dans le petit salon où l'on attendait d'ordinaire que la cuisinière lançât son appel rituel. Gilberte lisait, assise devant la baie largement ouverte.

— Père n'est pas encore rentré ? demanda Claudie en entrant.

— Non, Cady, pas encore. Veux-tu t'asseoir près de moi, en attendant ?

— Mais je veux bien, oui. Quelle soirée merveilleuse. n'est-ce pas ?

— À vous donner l'envie de cabrioler dans les prés. Êtes-vous heureuse, Cady ?

— Oh ! oui. Mais je le serais tellement plus si...

— Si ?

— Si nous étions amies, madame.

— Ne suis-je pas la tienne depuis bientôt dix ans ? Il ne tient qu'à toi, en vérité, que nos relations soient plus confiantes, plus cordiales. Ah ! je sais bien... Il t'a été impossible de m'appeler « maman », comme je l'aurais voulu. Mais pourquoi me dire toujours « madame » ? Suis-je donc tellement plus âgée que toi que tu ne puisses me donner mon nom, Gilberte ? Cady... Gilberte... cela ferait plus intime, cela ferait camarade, si je peux dire.

Claudie eut un élan :

— Oh ! oui, Gilberte, puisque vous me proposez cette appellation. Père va être si content, si heureux.

— Sais-tu qu'il l'est beaucoup déjà ? La confiance que tu lui as faite l'a ravi. Il a pour monsieur Belmont une très grande estime et il voit maintenant en lui son successeur.

— Ça, j'espère bien qu'on aura le temps d'en parler. Et vous, madame. — je vous demande pardon ! — vous, Gilberte, est-ce qu'il vous plaît, Jacques ?

Claudie, toute à son amour, ne remarqua pas la contraction des traits de sa belle-mère. Elle fut brève, d'ailleurs, et la voix qui répondait n'eut qu'une très légère altération.

— Monsieur Belmont ? Je le connais à peine. C'est, il m'a semblé, un très beau garçon ?

— Je suis peut-être mauvais juge ! remarqua Claudie en souriant.

Tout d'un coup, maintenant, elle éprouvait une vibrante sympathie pour cette belle-mère qui lui avait paru si longtemps ennemie et qui lui parlait de son Jacques bien-aimé.

— Vous avez certainement fait le projet de vous marier bientôt ? demanda Gilberte.

— Bien sûr, Gilberte, Avec votre autorisation et celle de père, bien entendu !

— Oh ! la mienne...

— Mais si, voyons ! Un mariage c'est un grand bouleversement dans la maison et vous aurez certainement votre mot à dire. Nous sommes en juin... Les fiançailles pourraient être célébrées le mois prochain et le mariage à l'automne. Qu'en pensez-vous ?

— Cela me paraît très bien.

— Vous êtes gentille. Vous permettez, Gilberte ?

Et Claudie se leva pour aller donner à la jeune femme un très affectueux baiser.

Jean Dalbet ouvrit la porte à cet instant précis. Il vit la scène et une grande joie illumina son visage. Ce qu'il souhaitait depuis dix ans se réalisait enfin. Il surprenait sa femme et sa fille aux bras l'une de l'autre.

— Mes chéries ! murmura-t-il. Comme c'est bon, ça, pour mon vieux cœur !

Il vint, à son tour, donner son baiser à chacune des deux femmes et, pour Cacher son trouble heureux, taquina Claudie.

— Ton amoureux ne t'a donc pas retenue, ce soir ?

— Si vous imaginez que nous nous rencontrons tous les jours ! Non, non ! Je crois qu'il faut se faire désirer, quand on est femme.

L'industriel partit d'un éclat de rire.

— Voyez-vous ça ! Ah ! mais il n'y a vraiment plus d'enfants !

On toqua à la porte et la cuisinière lança son appel.

— À table ! À table ! s'écria joyeusement Jean Dalbet.

Il offrit son bras à sa femme et ils passèrent tous trois dans la salle à manger.

Quand il entendit Claudie appeler sa femme par son prénom, son visage s'épanouit encore. Il pensa à Jacques Belmont qui ferait bientôt-partie de la maisonnée et, traduisant sa joie :

— Il y a des jours, dit-il, où la vie est vraiment belle !

Jamais aucun des repas qui les avaient réunis tous les trois n'avait été aussi joyeux.

Claudie exultait, Gilberte s'était dépouillée de sa gravité de belle-mère et Jean Dalbet ne cessait de sourire en les regardant tour à tour. Sa joie, à lui, était double : non seulement il allait avoir le gendre de son choix, mais encore il voyait se réaliser ce qu'il avait vainement souhaité depuis son second mariage.

— Tu sais, papa, dit Claudie, autant nous avons aimé prolonger nos fiançailles clandestines, Jacques et moi, autant nous désirons abrégé les fiançailles officielles. Jacques te demandera de presser notre union. Tu ne vois pas d'ennui à ce que nous nous mariions au début de l'automne ?

— C'est affaire entre Gilberte et toi. Et y a les préparatifs, les toilettes...

— Le plus tôt, opina Gilberte, sera le meilleur, Cady et monsieur Belmont ont raison.

— Alors, d'accord ! Quand vous voudrez. Quelle noce on va faire !

Mais, redevenu pratique, Dalbet ajouta :

— Où comptez-vous vous loger ?

Il eût aimé que les jeunes gens s'installassent dans une aile de la villa pour qu'on vécût en famille. La réponse de Claudie l'assombrit un peu :

— Nous pensions que tu nous achèterais un petit appartement.

— Ah !

— Je crois qu'ils ont raison, dit Gilberte. Les vieux et les jeunes...

Des protestations amusées coupèrent sa phrase. « Les vieux... »

Gilberte se mit à rire à l'unisson.

**

Ainsi, tout paraissait devoir se résoudre le mieux du monde. Les heurts inévitables qui s'étaient produits entre la jeune fille, qui n'oubliait point sa mère morte, et celle qui l'avait remplacée au foyer paternel, allaient s'atténuer et disparaître.

Il eût été, en ces instants d'abandon familial, difficile de préciser lequel des trois était le plus heureux : du père qui savait le bonheur de sa fille assuré, de sa jeune femme qui se sentait délivrée d'une présence parfois un peu gênante et qui aurait désormais toutes les gâteries de son époux, ou de la jeune fille qui s'embarquait pour la plus enivrante des aventures.

Alors qu'on servait le dessert, Jean Dalbet quitta la table pour aller donner à l'office des ordres mystérieux. Quelques instants après son retour, la servante apporta un seau dans lequel reposait, sur un lit de glaçons, une bouteille d'extra-dry.

— Je ne veux pas attendre plus longtemps, mon enfant, dit l'industriel, pour boire à ton futur bonheur. Tu sais qu'il sera aussi le mien, et je ne doute pas qu'il sera partagé par Gilberte.

Il fit sauter le bouchon, emplit lui-même les coupes et, soulevant la sienne :

— À l'harmonie du futur foyer ! prononça-t-il, et à notre union toujours plus étroite !

Cady comprit. Elle se leva, haussa sa coupe, la tendit vers celle de Gilberte, et, faisant un pas, donna à sa belle-mère un baiser qui lui fut rendu. Alors, deux larmes brillèrent aux yeux du père. Peut-être, enfin, allait-il connaître la paix du foyer où s'étaient allumés vingt drames qu'il avait eu à conjurer ?

III

ANGOISSES

Jean Dalbet ne contenait point son impatience. Il paraissait tourner autour de son ingénieur dont rien ne trahissait les secrètes pensées. Et il s'interrogeait non sans éprouver quelque crainte !

« Ce grand garçon était-il bien décidé à se marier ? Aimait-il vraiment assez Claudie pour en faire son épouse ? Ne s'agissait-il pas simplement d'un flirt ou, ce qui aurait été plus grave, d'une passade qui prendrait fin le jour où Claudie, trop confiante, lui aurait accordé ce qu'une jeune fille sérieuse ne donne qu'à son mari ? »

Certes, il connaissait assez sa fille pour se dire qu'elle était à l'abri de toute surprise, et il estimait trop son collaborateur pour penser qu'il pouvait avoir projeté de la séduire sans avoir l'intention de lui donner son nom. Mais pourquoi Jacques gardait-il le silence ? À supposer que Claudie ne l'eût pas revu il était impossible qu'elle ne lui eût pas téléphoné. Qu'attendait-il ? Son silence provenait-il d'un excès de timidité ? Oui, peut-être.

Jacques Belmont n'était pas fortuné et il devait se dire qu'on imaginerait qu'il en avait surtout à la situation, au « sac ». Mais diantre ! il ne pouvait tout de même pas, lui, Jean Dalbet, lui tendre la perche !

Une dernière fois, le père de Claudie s'adressa au jeune homme :

— Belmont, il peut se faire que je ne vienne pas à l'usine cet après-midi. Je vous demande de ne pas vous absenter vous-même à moins que...

— Vous savez bien, monsieur, répondit Jacques, que je ne prends jamais une heure de congé sans vous en demander l'autorisation.

— Oui, c'est vrai, mon ami ; excusez-moi.

Et Jean Dalbet tendit sa main ouverte. Alors, dans l'instant qu'il la prenait, Jacques s'enhardit à dire :

— J'aurais à vous parler, monsieur, et je vous serais reconnaissant de m'accorder quelques minutes d'entretien... d'entretien personnel, si vous n'êtes pas trop pressé.

Le souci de l'industriel se dissipa et ce fut comme s'il venait de respirer une grande bolée d'air frais.

— Passons dans mon bureau, dit-il.

Jacques, le premier pas franchi, avait retrouvé toute son habituelle assurance. S'étant assis dans le fauteuil que lui avait désigné le patron, à la gauche de la table de travail de celui-ci :

— Monsieur, dit-il, j'ai une révélation à vous faire et des excuses à vous présenter. Simple ingénieur dans vos établissements, et dépourvu de toute fortune personnelle, j'ai eu l'audace, oui, l'audace, de lever les yeux vers mademoiselle Dalbet, que j'avais l'honneur de rencontrer ici de temps à autre, et figurez-vous que je me suis mis à l'aimer...

Il suspendit son monologue, s'attendant à un mot ou un geste du patron. Celui-ci se contentait de sourire, comme si on lui eût raconté une bonne histoire.

— Quant aux excuses, poursuivit alors Jacques, les voici : je ne me suis pas permis de vous livrer mon secret sans avoir l'acquiescement de mademoiselle Dalbet et si j'ai son acquiescement c'est qu'il a bien fallu, n'est-ce pas, que je la rencontre en cachette et que je lui dise mon amour. Veuillez me pardonner, monsieur, et soyez assuré que je continuerais à vous servir avec le même dévouement si vous me jugiez indigne de devenir votre fils.

Jean Dalbet fut pris d'un gros rire. Il riait pour s'arracher à son émotion, pour ne pas avoir l'air de s'attendrir. Et il plaisanta :

— Sacré Belmont ! Qui m'aurait dit ça de vous, tout de même... Et si je vous disais que Claudie a un sale caractère, qu'elle est paresseuse, boudeuse, dépensière ?...

— Je vous répondrais, monsieur, que vous devez, dans ces conditions, languir de vous en débarrasser et que je suis tout disposé à le faire le plus tôt possible pour vous être agréable.

Le rire de l'industriel redoubla, mais ce fut, cette fois, un vrai rire de joie. Il tendit ses deux mains dans lesquelles il emprisonna celles de Jacques.

— Mon cher, dit-il, je ne sais pas si Claudie vous rendra heureux mais j'ai la certitude que vous vous efforcerez à faire son bonheur. Si vous la rendiez malheureuse, aussi vrai que je me nomme Jean Dalbet, je vous tirerais les oreilles. Mais, dites-moi, ce petit entretien n'est en somme qu'une prise de contact. Et vous savez que je suis respectueux des traditions. Quand comptez-vous me faire une demande en règle ?

Jacques, maintenant, s'amusait beaucoup.

— Je me tiens à votre disposition, répondit-il.

— Le plus tôt possible, n'est-ce pas ? On ne sait jamais ce qui peut arriver quand on traîne. Voyons...

Le père de Claudie avait sorti de sa poche un petit agenda qu'il consulta. Et il dit :

— Demain... Après-demain... Non ! Des rendez-vous, des obligations mondaines... Bon ! Voulez-vous samedi soir ? C'est dans quatre jours.

— Votre heure sera la mienne, dit Jacques.

— Heu !... Vers dix-huit heures, voulez-vous ? Peut-être ma femme vous retiendra-t-elle à dîner... si Cady n'y voit pas d'inconvénient.

— C'est entendu, monsieur. À samedi.

Les deux interlocuteurs se levèrent. On n'eût su dire lequel était le plus heureux.

Quand il rentra chez lui, un peu après midi, Jean Dalbet riait, comme on dit, à son ombre.

— Vous, lui dit Claudie alors qu'il l'embrassait, vous avez une bonne nouvelle à m'apprendre.

— Et à quoi le vois-tu, petite masque ?

— À votre front, à vos yeux. Jacques vous a parlé ?

— Eh bien, oui ! Il viendra samedi, un peu avant l'heure du dîner pour la petite demande. Tu sais bien ? Si Gilberte le retenait tu ne serais pas fâchée ?

— Samedi ! murmura Claudie en fermant à demi les yeux. Dans quatre jours... Ah ! père, vous êtes... Vous êtes un ange !

Le surlendemain, quelques instants après l'heure de la sortie de l'usine, Claudie Dalbet s'engageait dans le chemin où Jacques avait accoutumé d'arrêter sa voiture pour l'attendre. Elle chantonnait en marchant tant son bonheur débordait.

Elle contourna et s'arrêta, stupéfaite. Jacques n'était pas là. En retard ? Elle attendit, en faisant les cent pas, lentement, les yeux fouillant les haies, comme si elle eût cherché des fleurettes. Dix minutes, puis vingt s'écoulèrent. Jacques ne s'était pas montré. Peut-être avait-il été retenu à l'usine ? Peut-être avait-il dû faire des achats ? _

Claudie rentra, un peu attristée mais non inquiète. Quand son père arriva, elle l'interrogea :

— J'avais espéré voir Jacques, ce soir. A-t-il travaillé aujourd'hui et l'avez-vous retenu au bureau ?

— Il est sorti à son heure habituelle. Vous aviez rendez-vous ?

— Oui, père. Le rendez-vous... clandestin. C'était l'un des derniers et il n'est pas venu.

— Bah ! Une visite à faire, un costume à essayer... Il n'a pas pu te prévenir.

La grande joie de Claudie s'enveloppa d'un peu de brume. Cependant, elle n'était pas inquiète et ni son père ni Gilberte ne remarquèrent son souci informulé.

Elle sortait de sa chambre, le lendemain qui était le vendredi, quand elle rencontra son père. Il était aux environs de dix heures et Jean Dalbet, à l'ordinaire, était à son bureau.

— Vous n'êtes donc pas allé à l'usine, ce matin ? interrogea la jeune fille.

— J'en arrive, dit-il, Jacques n'est pas venu travailler.

Alors, seulement, elle remarqua que le visage de son père était soucieux.

— Ah ! s'écria Claudie, il doit être souffrant ! C'est pour cela que je ne l'ai pas vu hier soir. Du moins, avez-vous téléphoné chez lui ?

— Je l'ai fait. Personne n'a répondu.

Claudie était devenue blême.

— Mais alors, s'écria-t-elle, c'est un accident ! Ah ! Jacques ! Jacques !

— Je t'en prie, Cady, ne l'affole pas. Je vais appeler encore au téléphone.

— Et moi, décida la jeune fille, je vais chez lui. J'étais si heureuse ! Si heureuse !

— Tu le seras encore, va. Qui sait ? Jacques est peut-être maintenant dans son bureau. Je vais voir.

Claudie prit une autre décision. Elle proposa à son père :

— Je vous accompagne et s'il est absent vous me ferez conduire par votre chauffeur. Je veux savoir le plus tôt possible. Ah ! je ne vis pas, vous savez !

— Ces jeunes amoureuses, voulut ironiser Jean Dalbet.

Mais il y avait dans sa voix l'altération d'une crainte. Il ajouta :

— Je t'accompagnerai chez Jacques, mon enfant.

— Oui, merci, père. Alors, vite, vite !

Jacques Belmont, à onze heures, n'avait pas paru à l'usine et l'industriel fit mander son chauffeur. Quelques instants plus tard, la voiture se mettait en route, emmenant le père et la fille, celle-ci très inquiète, angoissée même, et celui-là soucieux.

La demie de onze heures sonnait quand l'auto stoppa devant la demeure de Jacques Belmont. Claudie s'élança tout de suite.

La concierge de l'immeuble se trouvait dans le hall d'entrée. Claudie demanda :

— Monsieur Belmont ? Au troisième, n'est-ce pas ?

— Oui, porte droite, mademoiselle. Mais je doute que vous le trouviez car j'ai vu monsieur Belmont sortir vers huit heures, revenir avec sa voiture, remonter chez lui, redescendre avec deux grosses valises et s'embarquer dans son auto.

Le révélation atterra Claudie qui ne put plus proférer un seul mot.

— Ne vous a-t-il rien dit ? demanda alors le père.

— Non, monsieur, rien de particulier. Il m’a seulement donné son bonjour.

— Je vous remercie, madame.

— Et, prenant le bras de sa fille, Jean Dalbet ajouta :

— Viens, ma petite Cady, viens...

Ils ne parlaient ni l’un ni l’autre, en proie à de mêmes soucis. Des larmes ruisselaient sur le visage de la jeune fille cependant que le front du père s’était creusé d’un pli profond.

L’événement les frappait comme un coup de massue. Quelle explication y donner ? Mais ils étaient aussi incapables de réfléchir l’un que l’autre et ils n’en cherchaient pour l’instant aucune, lui, le père, penché sur son volant, elle Cady, prostrée sur son siège.

Gilberte, lorsqu’elle les vit apparaître, jeta cette question angoissée :

— Eh bien ! Que se passe-t-il ?

Alors Claudie éclata en sanglots cependant que Jean Dalbet se laissait tomber sur un siège. Ce fut à Claudie que la jeune femme prodigua ses soins, car elle était bien près de s’évanouir.

Elle interrogeait sans obtenir de réponse.

— Est-ce au sujet de M. Belmont ? Est-il souffrant ? Est-il blessé ? Au nom du Ciel, dites-moi ce qu’il y a ! Vous me mettez à la torture !

Jean Dalbet fit un gros effort.

— Il est parti, murmura-t-il. Parti sans avoir rien dit. C’est une chose incompréhensible. C’est...

Un pauvre cri l’interrompit. Claudie venait de s’évanouir.

— Ah ! vite, vite ! s’écria-t-il. Soignez-la... Faites-la revenir à elle. Nous étions si heureux, si heureux ! Ma pauvre enfant !

L'évanouissement ne se prolongea pas. Quand elle reprit ses sens, Claudie enlaça le cou de Gilberte qui était penchée sur elle.

— Ah ! supplia-t-elle, aimez-moi bien, Gilberte ! Je souffre si horriblement !

— Pauvre, pauvre enfant ! murmura Gilberte en posant ses lèvres sur le front de la malheureuse jeune fille.

Et il sembla à Cady que c'était sa maman, sa vraie maman qui l'enveloppait de son affection.

Un long moment, elles demeurèrent enlacées, et Claudie semblait battre violemment la poitrine de sa belle-mère. Comment avait-elle pu douter de son attachement quand elle paraissait souffrir aussi douloureusement que si elle eût été elle-même blessée par l'abandon de Jacques ?

Gilberte murmurait des paroles de consolation, comme si des mois eussent pu apaiser une immense désespérance :

— Il vous reviendra, Cady. Ce n'est qu'une épreuve. Le bonheur ne peut jamais être absolu. Ayez confiance.

Claudie n'avait pas la force de répondre. Elle pleurait lourdement, et les larmes qu'elle versait paraissaient la vider de tout son cerveau, de tout son cœur, de toute son âme.

— Nous vous choierons davantage que par le passé, Cady et moi-même, qui n'étais pas pour vous ce que j'aurais dû être — je m'en excuse aujourd'hui — je serai celle que vous avez perdue. Le temps cicatrisera votre blessure et, un jour que j'espère prochain, une aube nouvelle se lèvera.

Mais la voix consolatrice était sans écho.

IV

LA LETTRE

Rien, rien ! Toute la journée s'était passée en coups de téléphone, en petites enquêtes auprès des amis, des camarades de Jacques Belmont. Nul ne savait rien. C'était le mystère le plus absolu.

Déchirée, le cerveau torturé par les suppositions les plus dramatiques, Claudie pleurait et se plaignait.

— Je vous dis que je ne le reverrai plus, plus jamais. Il lui est arrivé un malheur. Il est dans un lit d'hôpital, mort, peut-être.

Le père s'ingéniait à trouver des explications rassurantes, et Gilberte, qui paraissait avoir réellement trouvé en elle une âme de maman, berçait la jeune fille d'espoir.

— Tu penses bien, Cady, que M. Belmont ne s'est pas absenté sans prévenir. Il a dû le faire par pneumatique et son message aura pris une fausse destination. Peut-être, dans sa précipitation, a-t-il mis une fausse adresse, un faux numéro. Il en faut peu et les petits porteurs de pneus, comme les porteurs de télégrammes, ne sont guère consciencieux...

De telles explications ne tenaient pas et Claudie, encore, qu'elle cherchât à s'accrocher à la moindre perche, sentait bien l'invraisemblance de l'hypothèse. Un pneumatique lorsque Jacques avait le téléphone à sa disposition ? Il se serait absenté sans s'excuser, sans vouloir entendre la voix bien-aimée ? Allons donc !

Il y avait un fait avéré. Jacques était parti de chez lui en emportant deux valises,

— Eh bien ! suppose, disait encore Gilberte, qu'il ait porté du linge à laver à une blanchisseuse...

— Mais alors, c'est l'accident ! Songez qu'il est parti à huit ou neuf heures... Depuis !...

— L'accident, oui, peut-être. Une embardée de la voiture, une collision...

— Vous voyez bien, Gilberte ! Moi, je vous dis qu'il est mort. Vivant, il aurait donné notre adresse en demandant qu'on nous prévînt !

À Jean Dalbet, qui demeurait depuis un long moment silencieux, intervint :

— Il reste à supposer qu'il est grièvement blessé. Une fracture du crâne est toujours possible dans un accident d'automobile. S'il n'a pas encore pu parler, on n'aurait su nous prévenir. Il faut attendre.

Et les minutes, les heures passaient, douloureuses, tortionnaires. Il fut dix heures, onze heures, minuit. Le téléphone restait muet.

— Ma chérie, proposa Jean Dalbet en s'adressant à sa fille, il faut aller te coucher.

— Si vous croyez que je vais dormir !

— Oui. Le sommeil te gagnera, à la longue, et ce sera toujours autant de pris. Espère, d'ailleurs. On est toujours porté à dramatiser les choses et, bien souvent, on ne pense pas à ce qui est simple, logique, naturel. Allons, mon petit, sois raisonnable. Nous aurons une explication demain.

Claudie se laissa fléchir. Elle consentit à se retirer dans sa chambre, mais surtout pour ne plus donner à son père le spectacle de sa désolation.

Maintenant, elle n'errait plus d'une hypothèse à l'autre, assurée que Jacques, son Jacques chéri, était mort.

Jean Dalbet avait eu raison : le sommeil finit par gagner la malheureuse, apaisant ainsi une souffrance qui devait se réveiller avec les premières lueurs du jour.

Claudie voulut se lever, mais elle n'en eut pas la force, Son corps était comme brisé et sa tête brûlante était lourde de fièvre et de désespoir. Elle sonna pour appeler la femme de chambre. Ce fut son père qui vint à son appel. Elle ne prononça pas un mot, mais son regard interrogeait.

Jean Dalbet secoua la tête.

— Rien encore, dit-il. Mais il est à peine six heures. Je pense que la journée ne s'écoulera pas sans que nous sachions enfin ce qui s'est passé. J'ai réfléchi, cette nuit. Dès huit heures, j'irai faire le tour des commissariats. J'avais songé à téléphoner, mais il est préférable que je me présente. On pourrait aussi interroger les hôpitaux, mais je ne peux tout faire à la fois. Allons ! courage, ma chérie.

Jean Dalbet se pencha sur le visage de sa fille.

— Ah ! comme tu es rouge, remarqua-t-il. Tu dois avoir de la fièvre, dis ?

Pour ne pas retarder son père, Claudie dit un mensonge.

— Non, pas de fièvre, père, je ne crois pas. Un gros mal à la tête, seulement. Apportez-moi une bonne nouvelle et cela passera.

Le front était brûlant.

— Gilberte va venir, ma chérie. Elle te donnera des soins s'il en est besoin.

Claudie n'avait plus même la force de pleurer et ses yeux brillants de fièvre demeuraient secs comme si, depuis la veille, ils eussent versé toutes leurs larmes. Des frissons parcouraient son corps. Ce jour, qui devait être si beau, qu'allait-il lui réserver ?

Le moindre bruit faisait sursauter la malade. Il lui semblait que la porte s'ouvrait, qu'elle voyait entrer son père et elle entendait même en

imagination sa voix qui disait : « Ma pauvre enfant, il faut avoir du courage ; Jacques n'est plus... »

La porte s'ouvrit réellement. Ce fut une femme qui pénétra dans la chambre : Gilberte. Elle vint tout contre le lit et sourit.

— Ma petite Cady...

— Toujours rien ?

— Rien encore. Ton père va partir. Je t'ai fait préparer de l'aspirine et une infusion. Tu as mal ?

— La tête, Gilberte. J'ai tant souffert !... Maintenant, je ne sais plus. Je suis abattue... Ah ! si père pouvait me rapporter quelque espoir... Il n'est pas encore parti ? Je n'ai pas entendu le moteur de sa voiture.

La voix était saccadée et l'haleine brûlait.

La femme de chambre apporta les comprimés et la tisane.

— Tiens, Cady, dit Gilberte plus maternelle qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle se retira quelques instants plus tard et retrouva son mari dans la salle à manger. Il était assis devant un bol fumant et lisait le courrier qu'on venait de lui remettre. Comme Gilberte entra il jeta une exclamation :

— Ah !

— Quoi donc, mon ami ?

— Cette écriture-là... Il me semble que c'est celle de Belmont.

Son coupe-papier s'insinua dans un angle et trancha l'arête de l'enveloppe. Sa main se mit à trembler légèrement quand il déplia la feuille.

— Belmont, murmura-t-il ; c'est de lui.

Il lut et, très pâle, déposa la feuille. Il murmurait :

— Ça, par exemple, ça...

D'un geste, il invita sa femme à prendre connaissance de la missive. Jacques Belmont avait écrit ces mots :

« Monsieur, je n'irai pas vous demander la main de votre fille et je vous prie de vouloir bien agréer ma démission. Ne cherchez pas à me rejoindre. Je quitte Paris ce matin même et vous n'entendrez plus parler de moi.

« Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations. »

Le choc était si rude que Jean Dalbet paraissait avoir été physiquement assommé. Sa main droite tambourinait doucement ! sur la table et ses regards se perdaient dans un songe douloureux et lointain. Gilberte fit deux pas en avant et lui toucha l'épaule. Alors il parut reprendre conscience des réalités et murmura :

— Ma pauvre enfant !

Il n'avait pas encore l'esprit à se demander les raisons de l'étrange conduite de son ingénieur. Il ne pensait qu'à sa chère Cady qui allait tant souffrir, qui allait mourir, peut-être.

— J'espère, dit tout bas Gilberte, qu'elle aura assez de courage et de volonté... Elle est jeune...

Jean Dalbet s'était levé. Il étreignit les mains de sa femme, puis pressa son front de sa main droite, comme s'il eût voulu rompre le cercle qui le broyait. Avant fait quelques pas, il s'arrêta encore. Gilberte l'entendit prononcer :

— Il le faut, pourtant ! Il le faut ! Ah ! l'horrible, l'atroce corvée...

— Voulez-vous que je vous accompagne ? demanda Gilberte.

Il préféra épargner à sa jeune femme le spectacle du déchirement de son enfant.

— Je vous sonnerai s'il en est besoin.

Jean Dalbet quitta la salle à manger et entreprit de monter l'escalier qui conduisait aux chambres. Il en gravissait lentement, lourdement les marches comme s'il eût été chargé d'un poids invisible et écrasant. Pourquoi la vie imposait-elle des heures si cruelles ? Il avait beaucoup souffert quand la mère de Claudie était morte, mais peut-être pas autant qu'il souffrait en ces instants.

Il se trouva devant la porte de sa fille et hésita un moment à l'ouvrir. Qu'allait-il résulter de l'entretien ? Alors, il pensa à Jacques Belmont. Parbleu ! Ce garçon qu'il croyait si sérieux n'avait jamais eu que la pensée, le désir de faire de Claudie sa maîtresse. On lui avait parlé d'épousailles et il se refusait, Jean murmura :

— S'il pouvait imaginer la torture qu'il nous inflige !

Et il poussa la porte, doucement.

Claudie, dont les yeux étaient clos, n'avait pas dû l'entendre. Il se rapprocha jusqu'à toucher le lit et se pencha. La respiration de la jeune fille était rapide et saccadée et son visage cramoisi.

Pouvait-il, dans l'état où elle se trouvait, lui révéler la vérité effroyable ? S'il allait la tuer ?... Il prononça tout bas, très bas :

— Ma pauvre enfant !

Claudie l'avait-elle entendu ? Elle souleva ses paupières et, brusquement, elle se redressa. Ses lèvres demeuraient muettes mais ses regards interrogeaient. Jean Dalbet eut la force d'esquisser un sourire,

— Il n'est pas mort ni blessé, dit-il. Il a dû partir en voyage, pour un temps sans doute assez long. J'ai reçu un mot de lui.

Alors, Claudie jeta un long cri et retomba, les yeux fermés, inerte sur sa couche.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! il l'aura tuée ! murmura Dalbet en joignant les mains.

Puis, domptant son horrible effroi, il rouvrit la porte pour appeler Gilberte.

— Ma pauvre amie ! dit-il. Quel affreux malheur ! Soyez assez bonne pour appeler d'urgence le médecin.

Gilberte se retira tandis qu'il s'asseyait au chevet de sa fille. Claudie n'avait pas perdu ses sens. Ses yeux luisants de fièvre demeuraient à demi ouverts. Sa gorge battait à un rythme impressionnant. Son visage s'était empourpré. Une congestion cérébrale devait être à craindre.

Gilberte revint. Elle annonça :

— Le médecin sera ici dans quelques instants, Laissez-moi prendre votre place, Jean.

Jean Dalbet obéit. Il abandonna à sa femme la chaise de chevet et s'effondra dans un fauteuil, les mains tremblantes et le visage exsangue.

On entendait une pendulette hacher le temps. Comme les minutes étaient longues !

Enfin le médecin apparut. Peut-être allait-il sauver la pauvre Cady ?

V

UNE INFÂMIE

Les deux médecins appelés en consultation n'avaient qu'à demi rassuré le père. Le cœur était bon, quoique très affaibli par la grosse fièvre persistante, mais la fragilité du cerveau risquait d'amener des complications. En langage clair cela voulait dire qu'on pouvait redouter la démance. Ah ! si Claudie allait ne plus jamais retrouver la raison !

Gilberte, très dévouée, ne quittait guère le chevet de la malade. Elle disait à son mari :

— Reposez-vous, mon ami. Reprenez-vous car vous finiriez par tomber, vous aussi. Surtout, ne vous attardez pas dans cette chambre. Le délire de Cady vous ronge. Allez ! Obéissez-moi.

Il sortait pour aller s'asseoir dans un fauteuil, quelque part, dans le salon ou dans sa bibliothèque, et il passait des heures entières à songer. Et dans les moments où il parvenait à s'abstraire à l'obsession de sa fille folle il se demandait s'il était bien vrai que Jacques Belmont se fût retiré parce qu'on l'avait invité à demander la main de Claudie. Ne pouvait-il pas y avoir d'autres raisons ?

À force de réfléchir il parvint à imaginer qu'il pouvait s'agir d'un atroce malentendu et il résolut d'en avoir le cœur net. Jacques Belmont ne devait pas être introuvable. Natif de Maubeuge, il pouvait fort bien avoir cherché une situation dans son pays. Pourquoi ne pas essayer de le rejoindre ? Le moins que Jean Dalbet pouvait exiger était une loyale explication. Le silence de Jacques sur les motifs de sa décision était aussi outrageant que la rupture elle-même. L'industriel prit son parti. Il fallait agir et agir vite.

Ayant demandé au médecin si sa fille courait un danger immédiat et assuré qu'il pouvait, sans crainte, s'absenter deux ou trois jours, il résolut de partir sans plus tarder pour Maubeuge. Il y avait des fournisseurs qui se mettraient sans aucun doute à sa disposition.

Bien décidé à exécuter son dessein, il se rendit au chevet de la malade, attendit qu'elle ouvrit les yeux et lui dit :

— Je vais m'absenter, mon enfant, pour tâcher de rejoindre Jacques. Il faut absolument que j'aie un entretien avec lui. Sois raisonnable pendant mon absence et espère, espère malgré tout.

Il ne sut pas si Cady avait compris car elle n'eut aucune réaction. Si elle avait entendu ses paroles, peut-être leur sens se préciserait-il par la suite à l'esprit ravagé.

Vers la fin de l'après-midi, il demanda à Gilberte de lui préparer une valise avec un peu de linge.

— Il y a un train à vingt heures douze et je le prendrai pour être à Maubeuge demain matin.

Gilberte, qui n'avait fait aucune observation quand il lui avait confié son dessein, tenta de l'en dissuader :

— Vous allez vous fatiguer, mon ami, et ce sera en pure perte. D'abord, il n'est pas certain que monsieur Belmont se soit retiré à Maubeuge et s'il vous fallait parcourir la France entière. Ensuite s'il a rompu aussi brutalement c'est qu'il ne doit pas être disposé à revenir sur sa décision.

— J'aurai fait mon devoir, répliqua Dalbet, mon devoir de père. S'il n'y a qu'une chance sur mille pour qu'il s'agisse d'un malentendu, cette chance-là, je veux la courir.

— Eh bien ! allez... Mais s'il allait arriver un malheur pendant votre absence...

— J’ai pris l’avis du médecin, Gilberte, je vous remercie de votre sollicitude, mais il faut que je parte, il le faut.

Jean Dalbet prit le train le soir même et descendit à Maubeuge alors que l’aurore pointait.

Quatre heures plus tard, il se présentait à l’un de ses fournisseurs avec qui il entretenait depuis longtemps des relations toutes cordiales.

— Mon cher Leval, lui dit-il, c’est un affreux malheur qui me fait sonner à votre porte...

Et, aussi brièvement que possible, il le mit au courant de ce qui s’était passé et lui exposa ce qu’il attendait de lui.

Leval réfléchit un instant.

— Votre Belmont était spécialisé dans les petites machines-outils ? C’est bien ça ?

— Oui, avant qu’il n’entrât à mon service.

— Bon ; il y a donc des chances pour que nous le retrouvions dans l’une des trois maisons de la place qui ont pu faire appel à ses connaissances, s’il est vrai qu’il soit venu ici. Voulez-vous me permettre de téléphoner ? Je vais interroger les directeurs si j’ai la chance de les joindre.

Il était près d’onze heures quand on eut la réponse du troisième interviewé. Ni lui ni les deux autres n’avaient sous leurs ordres l’ingénieur Jacques Belmont.

— Mon pauvre ami ! dit M. Leval. Je ne vois plus... Peut-être vous faudra-t-il faire le tour des usines, et elles sont nombreuses à Maubeuge et dans la région. Je suis désolé.

— Bah ! fit Dalbet.

Leval proposa :

— Vous allez déjeuner avec moi, après quoi je vous adresserai à Gollet-Duparc, des Fonderies. Il connaît pas mal de monde et...

Jean Dalbet remercia. Il accepterait volontiers une recommandation pour Golet-Duparc mais il déjeunerait seul. Sa compagnie était trop triste...

Il dut cependant se laisser faire violence car Leval insistait avec beaucoup de cœur.

Tandis qu'ils mangeaient, presque en silence, dans une salle minuscule où Leval avait demandé qu'on dressât leurs couverts, une exclamation jaillit :

— Ah ! mais j'ai une idée...

Et le brave homme expliqua :

— Il existe, rue des Forges, un foyer des ingénieurs qui est un lieu de réunion, un mess et, à la fois, un office de placement. Si M. Belmont s'est retiré dans la région, il y a gros à parier qu'il s'y soit rendu pour faire ses offres de service. Comment n'y avais-je pas songé ? Nous irons tous les deux rue des Forges, mon cher, aussitôt que nous aurons déjeuné.

Ils arrivaient au foyer un peu avant quinze heures et ce fut Leval qui demanda :

— N'avez-vous pas reçu ici récemment un jeune ingénieur du nom de Belmont ?

Le gérant ne prit guère le temps de réfléchir.

— Mais oui, monsieur, il me semble. Au surplus, je vais m'en assurer.

Il consulta un registre, posa son doigt sur un nom et dit :

— Voilà : Belmont, Jacques, ingénieur des Arts et Manufactures, 26 ans... Il a trouvé un emploi à Jeumont, aux Tréfileries Réunies.

Le cœur de Jean Dalbet battait à rompre sa poitrine. Il bredouilla des remerciements, tendit la main au gérant et entraîna son ami.

— Ah ! lui dit-il, quel service vous m’avez rendu ! Grâce à vous je pourrai peut-être sauver ma fille. Vous m’excusez de vous quitter si vite, mon cher Leval. Je vais à la recherche d’une voiture de louage et je pars pour Jeumont.

— C’est moi qui vous y accompagne, décida l’excellent homme. Dans une demi-heure, vous pourrez vous entretenir avec celui que vous désirez voir.

En fait, il était à peine seize heures lorsque le téléphone du bureau où travaillait Jacques l’appela.

— Une visite pour vous, monsieur Belmont. Nous avons introduit le visiteur au salon de réception.

En apercevant le père de Claudie, Jacques Belmont pâlit et se troubla.

— Monsieur... balbutia-t-il.

— Monsieur, dit à son tour Dalbet à peine un peu plus calme. Vous excuserez ma démarche. Encore que votre conduite me soit apparue assez cavalière pour avoir le droit de vous demander des explications, je ne serais pas venu vous trouver si je n’avais eu de très pénibles raisons de le faire. Ma fille se meurt et...

— Claudie ! s’écria d’une voix sourde, douloureuse, le jeune ingénieur.

Il se reprit presque aussitôt :

— Monsieur, vous étiez en droit de juger très sévèrement ma façon d’agir. Dites-vous bien que si je ne vous ai donné aucune raison de ce que vous avez peut-être appelé une désertion ou une... muflerie, c’est que je ne pouvais pas vous la donner. Je suis réellement désolé d’apprendre que M^{lle} Dalbet est souffrante. Ce que j’ai souffert moi-même, ce que je souffre encore pourrait bien me valoir un peu de pitié.

— De la pitié ! La mienne, monsieur, va toute à l’enfant trop confiante que vous avez trahie, poignardée.

— Ah ! monsieur... Mais pourquoi donc êtes-vous venu me relancer ? Va-t-il falloir que je révèle des choses que je voulais enfouir au plus profond de moi-même ?

— Accuseriez-vous Claudie de quelque vilenie ?

— Ce n'est pas moi qui l'accuse, monsieur.

— Alors, des racontars ? Ah ! de grâce, parlez ! Elle se meurt, vous dis-je, et ce n'est pas du chantage que je fais auprès de vous !

Jacques Belmont vit pleurer l'homme qu'il avait affectionné. Alors il prit son portefeuille dans sa poche, en tira une lettre et la tendit à son interlocuteur.

— C'est vous qui l'aurez voulu, monsieur. Lisez.

Et Jean Dalbet déchiffra ces lignes effarantes :

« Ma chère Cady,

« Ton mot me brise. Ainsi, c'est irrémédiable ! Tu vas épouser ce Belmont ! Ah ! je sais... J'étais trop pauvre, moi, trop obscur. Un petit employé ne pouvait pas devenir le gendre du grand industriel Dalbet ! Et tu le sacrifies.

« Te souvient-il, Cady ? Lorsque je te tenais dans mes bras et que tu étais ivre de nos étreintes, tu bégayais dans le ravissement : « Robert, Robert ! Je ne serai jamais qu'à toi ! »

« Mensonge ! Ah ! Du moins, laisse-moi espérer qu'il me sera permis de te reprendre et que si tu as décidé de n'être pas ma femme tu resteras pour moi ce que tu as été pendant bien près d'un an !

« Au revoir, ma Cady bien-aimée !

« Encore ton Robert. »

Jean Dalbet haussa ses regards et les planta dans les yeux de Jacques.

— Cette lettre infâme, dit-il, cette lettre à laquelle vous avez eu le tort d'ajouter foi, comment vous est-elle parvenue ?

— Je l'ai reçue le lendemain du jour où votre fille vous avait avoué qu'elle m'aimait. Quelqu'un, chez vous, a dû l'intercepter...

— Et c'est ainsi que vous aviez confiance en celle que vous vouliez épouser ? Quelle tristesse !

— Mais, monsieur, c'est pourtant assez clair.

— C'est bien mon avis. Il est clair que cet immonde billet est un faux.

Jean Dalbet se recueillit un instant, puis :

— Écoutez, dit-il. Ce n'est plus la vie de mon enfant que je défends. C'est son honneur, Voulez-vous me prêter cette lettre ? Si vous y tenez, je vous la rendrai, Mais laissez-la-moi pendant quelques jours. Vous pouvez bien y consentir, monsieur Belmont ? Oui, je sais... Il est bien entendu qu'après avoir prêté foi à cette ordure, vous ne pouvez plus épouser celle qui vous aimait... à en mourir. Mais que, du moins, il me soit permis de vous donner la preuve de son innocence.

Jacques Belmont fit un geste d'acquiescement, prit son mouchoir et se tamponna les yeux.

Alors, n'ayant plus rien à dire, le père de Claudie sortit pour aller rejoindre Leval qui l'attendait.

VI

LA COUPABLE

Malgré ses angoisses, malgré son horrible souffrance, se demandant par instants s'il n'allait pas trouver sa fille morte ou démente, Jean Dalbet songeait.

Qui avait pu écrire une pareille lettre et comment, adressée à Claudie, était-elle parvenue aux mains de Jacques Belmont ?

Il avait fallu que quelqu'un, chez lui, l'interceptât. Mais était-elle bien, en vérité, parvenue à son domicile ?

Jean Dalbet se disait :

« Aucun doute n'est possible. Il s'agit d'une lettre apocryphe, écrite non par un amant éconduit mais par quelqu'un qui avait intérêt à briser le mariage de ma fille. Qui ? Un amoureux jaloux ! Ah ! certes, il peut se faire que Cady ait eu un flirt... Et cependant... »

Il reprit la lettre et la remit sous ses yeux. Il ne la lisait pas. Il l'examinait, l'épluchait, étudiant chaque mot et chaque lettre, Ce n'était pas une écriture courante, normale, uniforme. Comment Jacques Belmont, qui avait dû la lire et la relire, n'avait-il pas observé qu'il s'agissait d'une calligraphie contrefaite, une calligraphie de lettre anonyme ?

Certains détails frappèrent l'esprit de Dalbet et, soudain, il éprouva un grand froid. Il disait tout bas, très bas, entre ses lèvres : « Ces « r » et ces « s » de fin de mots. Ah ! Mais ce serait épouvantable ! »

La supposition, terriblement douloureuse, s'ancrait en son esprit :
« Pourquoi ? Pourquoi ?... »

Il ne prononçait aucun nom. Il disait « Elle ».

« Pourquoi aurait-elle fait cela ? »

Il pensa qu'il avait cinquante ans et qu'elle n'en avait guère plus de trente.

Il se remémora que, pendant dix ans, « elle » avait manifesté une sorte d'hostilité envers son enfant. Jalousie de femme ou besoin de faire payer un manque d'élan ?

Mais non ! Ce n'était pas possible !

Ah ! mais il allait savoir. Il fallait qu'il sût, quitte à souffrir davantage encore, et à souffrir lui seul. L'honneur de Cady — non plus son bonheur, maintenant — son honneur exigeait cela. Il allait, en rentrant, porter le scalpel dans la plaie. Il allait crever l'abcès, s'il y en avait un. Et s'il se trompait ?... Bah ! Cady, sa Cady d'abord !

Jean Dalbet se retrouva chez lui le lendemain un peu après huit heures. Tout de suite, il demanda à la femme de chambre l'état de la malade.

— Toujours une grosse fièvre, Monsieur. Mais le médecin n'a pas l'air de trop s'alarmer.

— Je vous remercie, dit Dalbet.

Et il monta aussitôt pour aller frapper à la porte de la chambre de Gilberte.

— Ah ! Jean, s'écria celle-ci en ouvrant les yeux. Vous voici donc ! J'étais inquiète, mon ami...

Gilberte s'était assise sur son lit et regardait son mari avec un peu de surprise.

— Mais qu'avez-vous, mon ami, qu'avez-vous ?

Tout de suite il attaqua. S'il s'était trompé on verrait bien ! Il prit son portefeuille, en sortit la lettre infâme et, la mettant sous les yeux de Gilberte :

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

La brusquerie de l'attaque démonta Gilberte. Sans même avoir lu, elle commit la faute de s'écrier :

— Ce n'est pas moi !

L'aveu ne pouvait pas être plus explicite que cette dénégation.

— Ah ! gronda Dalbet, vous ne savez même pas de quoi il s'agit et vous niez ! Misérable ! C'est vous qui tuez mon enfant ! Allez ! Je vous donne une heure pour disparaître.

— Jean ! Jean ! supplie-t-elle, pardonnez-moi. J'étais folle. Moi aussi j'aimais ce garçon !

Il la transperça de ses regards et dit :

— Je vous ai donné une heure ! Si vous ne partez pas à votre gré, je vous ferai chasser par mes gens !

Sur quoi il se retira pour aller souffrir dans la solitude.

Il était à peine un peu plus de neuf heures lorsque Gilberte Dalbet franchit le seuil de la maison où elle ne devait plus jamais revenir.

Alors, le malheureux époux se rendit dans la chambre de la malade.

— Cady ! Ma Cady ! appela-t-il doucement.

Et comme elle entr'ouvrait les yeux il ajouta :

Bientôt tu reverras Jacques, ma chérie.

Claudie referma les yeux sans avoir eu la moindre rein et le père se retira après l'avoir un moment regardée. Il descendit, sonna la cuisinière et lui ordonna de lui préparer une grande tasse de café : « Du vrai, précisa-t-il, et très fort ».

Puis il se rendit dans sa bibliothèque, prit une feuille de papier et écrivit :

« Monsieur,

« Je vous retourne le document que vous avez bien me confier. J'ose espérer qu'il vous plaira de le détruire.

« J'ai pu démasquer l'auteur de cet abominable papier depuis tout à heure, ma jeune femme, que j'ai chassée, a quitté la maison pour ne plus jamais y revenir.

L'honneur de ma fille est sauf. Que Dieu veuille bien lui garder la raison et la vie !

« Je vous salue,

« Jean Dalbet. »

La lettre écrite, Jean libella l'adresse, ferma l'enveloppe et attendit qu'on lui servit son café. Et quand il l'eut bu il sortit pour aller jeter à la boîte aux lettres la missive que Jacques Belmont allait recevoir.

Puis, revenu chez lui, il alla s'enfermer dans sa chambre où, dans le silence et la solitude, il se mit à pleurer désespérément.

Même si Cady pouvait un jour retrouver son bonheur perdu, il ne pourrait plus jamais être heureux lui-même. En chassant la jeune femme qu'il adorait il s'était arraché le cœur.

En vain se disait-il qu'en aimant Jacques Belmont même en silence, Gilberte l'avait trahi et n'était plus digne de lui. Il s'était tout donné à cette

jeune femme et quand il la pressait dans ses bras c'était à Jacques Belmont qu'elle pensait !

Pourtant il vainquit son épouvantable douleur et quand il n'y eut plus qu'une trace légère de son déchirement sur son visage il retourna auprès de son enfant, s'assit à son chevet et la regarda sommeiller.

— Mon Dieu, priait-il, faites qu'elle retrouve la santé et que son cœur se donne encore. Ne vous suffit-il pas de ma propre torture, ô Seigneur ?...

VII

RÉSURRECTION

Jean Dalbet, seul, désespérément seul, s'attardait à table quand il entendit retentir la sonnerie de la porte d'entrée. Un visiteur à cette heure nocturne ? Le médecin, peut-être ? La femme de chambre vint annoncer :

— Monsieur Belmont. Il prie monsieur de vouloir bien le recevoir.

Jean Dalbet s'attendait à cette visite. Il ordonna :

— Faites entrer monsieur Belmont dans ma bibliothèque, Geneviève.

— Bien, monsieur.

À peine Jean Dalbet eut-il ouvert la porte qui s'était fermée vingt secondes plus tôt sur le jeune ingénieur que celui-ci, visiblement très bouleversé, prononça ces mots :

— Monsieur, je suis venu vous rapporter la lettre infâme à laquelle j'ai eu le grand tort de croire pour que vous la détruisiez vous-même, vous faire mes excuses et vous prier de m'accorder l'autorisation de voir, ne serait-ce qu'un instant, mademoiselle Dalbet.

— Je ne crois pas avoir le droit de vous refuser cette satisfaction. Veuillez me suivre.

L'industrie entra le premier dans la chambre, s'assura de ce que Claudie était en état de recevoir une visite, revint vers la porte et dit :

— Entrez, monsieur Belmont, je vous prie.

Immobile devant la malade, Jacques Belmont murmura :

— Ce que j'ai fait, mon Dieu ! Ce que j'ai fait...

Comme si elle eût entendu, Claudie rouvrit les yeux. Ses regards errèrent d'abord sur le visage des deux hommes, puis ils s'immobilisèrent sur celui du jeune ingénieur. Son front se creusa d'un pli et il sembla qu'elle faisait un très gros effort de volonté pour rappeler un souvenir. Et, soudain, un sourire anima son visage.

— Cady ! Cady ! appela Jacques doucement.

Claudie remua les lèvres et, dans un souffle, murmura les deux chères syllabes : « Jac...ques ! »

Il se pencha, posa ses lèvres sur le front brûlant. Claudie, transfigurée, venait de refermer ses yeux.

Alors, Jacques pensa :

« J'ai failli te tuer, mon amour. Mais tu m'étais promise et le Ciel n'a pas voulu t'enlever à tout jamais à mon affection ».

Quand ils se retrouvèrent dans la bibliothèque, Jacques dit à Jean Dalbet :

— Je crois, monsieur, que cette visite lui aura été salutaire. Je peux maintenant repartir, désespéré de n'être plus digne de son amour.

Il pleurait doucement.

— Restez, mon enfant, dit le père.

Épilogue

Jean Dalbet, dont l'amour pour Gilberte était mort, n'avait pas voulu se montrer inhumain et avait donné des ordres à son notaire pour que sa femme, tant qu'elle continuerait de porter son nom, reçut une pension alimentaire qui lui permettrait de vivre à l'abri du besoin. Et même, lorsque le divorce serait prononcé aux torts et griefs de celle qui s'était rendue indigne de toute pitié, il lui assurerait le pain quotidien et l'abri qui lui serait nécessaire.

Gilberte, retirée en province, avait écrit une très longue lettre par laquelle elle implorait son pardon. Jean Dalbet ne pouvait pardonner. Sans doute l'aurait-il fait si la coupable avait, comme tant d'autres, hélas ! trahi ses devoirs d'épouse. Mais elle avait fait pis, et Dalbet n'oublierait jamais qu'elle avait failli tuer son enfant.

Cependant, il n'était plus le même. Une grande, une insurmontable tristesse le rongait. En vain, Claudie et Jacques multipliaient leurs attentions à son égard. Il n'arrivait pas à retrouver sa sérénité. Il lui semblait qu'il était un peu le complice du monstre qu'il avait introduit à son foyer.

— Mais tu vois bien, père, lui disait Cady, tu vois bien que tout est effacé, que nous sommes heureux, Jacques et moi. La faute de Gilberte est pardonnable puisqu'elle n'a fait qu'ébranler notre bonheur sans l'abattre.

— Non, non, c'est fini ! répondait-il en secouant la tête. Ne me parlez plus d'elle. Je finirai par oublier.

Et il oublia, en effet.

Ce fut le jour où Jacques et Claudie lui donnèrent une adorable petite-fille. Elle fut le soleil qui boit les dernières larmes d'un orage ; la brise qui se met

à chanter quand l'ouragan est mort.

Jeanne-Marie ! Elle portait son nom et celui de sa première femme. Et c'était comme si cette Marie, qu'il avait adorée, la maman de Cady, fût revenue au foyer.

Ainsi, une fois de plus, sous ce toit comme sous tant d'autres, la part de bonheur à laquelle tout le monde a droit s'offrait à un vieil homme et à un jeune couple a avait trop pleuré, trop souffert, pour n'être pas heureux. Et peut-être le déchirement atroce qu'ils avaient connu allait-il garder Cady et son mari des trahisons dont tant de cœurs sont les victimes.

FIN